

Détachement

Antoinette De Robien

Number 146, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83242ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

De Robien, A. (2016). Détachement. *Les écrits*, (146), 137–144.

ANTOINETTE DE ROBIEN

Détachement

I

DE MÉMOIRE D'HOMME

La mer montait. C'était un jour de mars, sous les auspices de la guerre et le vent glacial s'était répandu sur le port. La foule qui avait décidé d'accompagner le départ du navire, grosse d'un même élan qu'elle fécondait de larmes et de gestes d'adieux, se tenait immobile sur le quai. Muette, morcelée de mille visages anxieux, elle longea le regard les flancs vernis et blancs du paquebot, aspirée par la paroi de plomb qui coupait le ciel de haut en bas. La foule s'approcha du rebord du quai, se dilata le long de la coque. On eût dit qu'elle voulait se jeter à la mer et précipiter la scène d'adieu dans une chute irréversible. Elle se tenait là, attentive aux va-et-vient des matelots sur la passerelle, comme un infirme frêle titube et tend ses mains tremblantes vers un miracle. Des femmes touchaient les cordages, puis se retiraient gênées comme si elles eussent froissé les pans d'un vêtement sacré. Des enfants s'avançaient à leur tour et parodiaient les mêmes mouvements, à cela près qu'ils semblaient ne rien éprouver de semblable, frôlant seulement des cordes épaisses tressées de chanvre salé, des câbles lourds, durs, et qui leur écorchaient les doigts. Ces mains d'enfants avaient froid, craquaient sous le vent de l'hiver ; elles regagnèrent des lieux plus tièdes et disparurent

sous des châles, des manteaux, même des fourrures. Certains visages rougis, vigilants et inquiets, baissaient les yeux. Le bateau n'en finissait pas de partir et l'équipage de haranguer la foule. Quand on eut chassé les femmes des rebords du quai et accroché les enfants par la main au-devant de leurs mères, comme un cordon de sécurité, le navire rugit, gonfla, se détacha du port. Une clameur recouvrit la mer.

Le paquebot emportait tous les hommes. Tous, sans exception. Il y avait bien les officiers, en costume et galons blancs, qu'on admirait traditionnellement à chaque départ vers le grand large; puis les matelots, en vêtements gris, détrempés par la mer et rapiécés par les femmes. Les hommes de peine enfin, paires de bras ou matricules qui œuvraient dans les soutes, jambes au grand air, et que les mécaniciens du navire haïssaient pour ce qu'ils partageaient avec eux le ventre et les boyaux du paquebot: mêmes tunnels, mêmes entrailles où grouiller, où suer. Ceux-là faisaient partie d'un équipage normal, avec ses restrictions, sa part de rêve — voyager par beau temps est une chance — et sa hiérarchie. Cette fois pourtant, le navire partait plus loin. Au-delà des marées, au-delà de la guerre. Maçons, instituteurs, époux et pères de famille embarquaient tous ensemble. Les pêcheurs de la baie, inscrits sur de longues listes placardées plusieurs semaines sur les portes de l'église, avaient rejoint les rangs de l'équipée des hommes. Ils avaient tiré leurs filets sur la rive, ancré les barques molles. Personne n'avait protesté — la fatalité est large qui embrasse tous les mâles, généreusement, cruellement. Elle laissait sur la terre les filles inquiètes, des femmes résignées et des enfants trop jeunes pour décider du sort. Le bateau qui partait semait le trouble et le malaise. Curieuse et lourde arche de Noé qui emportait l'espèce entière de tous les hommes vivants.

II

L'ENFANT MORT-NÉ

L'eau devient boue, le vin vire au vinaigre, le lait caille, et le fromage moisit. L'œuf pourrit, s'il n'a pas donné un petit aux plumes jaunes, au duvet léger. Le radis enfle et ramollit, la lentille germe, il pousse des tiges dans un champ retourné.

Derrière l'enclos du potager, un mur s'écroule. La coche accouche, le flanc calé sur un tas de planches. Fernand, debout, observe la bête râler. Il jure depuis une heure, appuyé à la barrière ouverte. Le piquet de bois penche, l'homme grommelle quelques paroles, comme pour précipiter la délivrance de la femelle. Le travail est violent, l'animal cambré sur le dos, le groin tendu et mugissant. Les pattes courent dans le vide, une frayeur saccadée. Il faut attendre que sorte la vie.

Dans la remise, on a caché une femme malade. Elle vient de la ville. Françoise souffre, folle, un désir de pureté, que les médecins n'ont su traiter. À la campagne, dit-on, elle finira par marcher dans les champs, s'allonger sur un talus ou promener sa convalescence dans les prairies. C'est le mois de mars, et les jonquilles font tache dans la verdure.

Françoise refuse d'admettre que les giboulées sont vives et soudaines, et que le froid peut saisir impromptu les fossés, les barbelés, tandis que le soleil se casse en deux contre l'hiver et qu'il gèle encore, certains soirs, à pierre fendre. Une femme si entêtée qu'on la transporte à l'intérieur, près de la cheminée. Une grande femme jeune, maigre, blanche de peau et de voix, des cernes violets au-dessus des joues — sous l'anxiété des yeux.

Car elle dévore, car elle respire. Les habitants de la ferme se chargent de la chauffer, la rudoyer un peu s'il le faut, si elle ne mange pas correctement son pain et son fromage, si elle recrache les bouts de viande qu'elle mêle à la

salive et jette au chien, si elle vomit au fond de l'étable, derrière une botte de paille, sous la mangeoire. On a passé un tablier à fleurs usé sur le corps de Françoise, une blouse sans manches qui sert aux champs comme aux travaux de la salle commune. Elle s'est laissé faire, mais dans ses mains, douleur et mort.

Adossée au matelas, elle se hisse sur les coudes. Elle regarde vers les arbres, d'où lui provient la journée, la lumière et quelque chose de vert. Le ciel est mat qui passe entre les branches. C'est là qu'elle va chercher l'éclat du jour, plutôt que dans les nappes brutales qui couvrent l'horizon, derrière le pré. La femme maigre de la ville parle du jour comme d'un homme. Elle le désire.

Là, le rideau. Derrière, la lumière attend. Sur le seuil, verticale, le long des franges du tissu. Elle le voit, le rideau. Malgré elle, elle regarde. Puis, quand le soleil n'en peut plus, il passe doucement une jambe par-dessus l'étoffe, un trait descend sur le radiateur, se coule sur le parquet, approche du lit. Il glisse sur son visage comme du lait chaud, du miel collant. Quand chaque matin l'air et le jour rencontrent son corps, ses seins respirent et se gonflent. Le squelette assoupi de Françoise se relève, sa nuque se tord sur le côté. Il y a plus de mille ans que le jour réveille lentement la pourriture, que son bras se tend vers l'abat-jour, frôle une ampoule incandescente. Donner le jour..

Françoise se lève, cache ses jambes blanches, ses bras trop maigres, dans les pans du tablier à fleurs. La voilà qui court vers le grenier, tout en haut de la ferme blottie sous les ardoises; se tord sur le plancher, prise de vertiges. Un jus mauvais s'échappe du sang de sa grimace et mousse au coin de ses lèvres. On dit dans le pays qu'elle a mangé de l'herbe couverte de pesticide, un jour qu'elle a voulu purger son estomac, comme font les bêtes; qu'elle a mâché une touffe amère, mêlée à du fumier. Dans ses boyaux fermentait la vie,

la panse s'est creusée et a gagné l'esprit qui rôde dans ses artères. C'est alors qu'un homme la voit, l'engrosse et s'éprend d'elle. Puis la délaisse en ville.

On sait maintenant qu'elle porte en elle depuis dix mois un fœtus mort qu'elle veut garder.

C'est elle ou lui.

III

LE BANQUET VIDE

C'est dans un grand désert. Un banc de sable, un continent. Tantôt la terre est blanche, tantôt la lune isole. Et lorsqu'un homme s'accoude au balcon de sa maison, la nuit descend, comme un regard, s'appuyer sur la rue. L'homme a chaud, il a soif. Ses mains sont brunes, longues, sur la pierre crayeuse du parapet. À l'ombre des fenêtres, une silhouette droite, dont la tête est fixée, face à la ville. On dit que la vie monte, et qu'elle parvient un jour à l'apogée. Les forces sont ensemble, généreusement soudées. Puis vers quarante, vers cinquante ans, on dit qu'elle redescend, et qu'on approche la fin. Moi, homme sans but, j'attends qu'elle rétrograde, et ce, paisiblement.

En m'installant à Torrerre, une ville nouvelle et blanche, campée dans le désert, j'ai su que toutes les choses qui m'avaient menées du passé à cette ville allaient surgir un jour, au milieu des maisons. De tous les actes admis, beaucoup s'emparent du corps avant que de se faire connaître à l'esprit. Ceux qu'on se doit de commettre attendent et pèsent, il faut les préparer. Ce sont: aimer, mourir, toucher et quelquefois, parler. Certains envieux désireraient les oser. Presque tous sont possibles et déjà indiqués — une voix, un signe, un encouragement des choses à devenir liberté. Beaucoup d'autres se noient, et noient avec l'individu choisi. Reste que

tous ceux dont je parviens à me souvenir, en vingt ans de silence, sont ceux qui m'ont le plus coûté, et qu'il me faut préférer. On dit que la vie monte, alors je tends à l'infléchir.

Marin vit là, face à la ville. Il occupe un étage dans une rue populaire. Simple, comme un étranger pourrait l'être; amical, quand il voit ses voisins. Ponctuel, détaché, plus précis à mesure qu'il regarde. Le balcon est un pont qui le place au-dessus de la foule — une proéminence extraite d'une maison, qui le mène au milieu des bruits, des odeurs. Il s'y tient souvent, en plein après-midi. Les gens passent, à quelques mètres plus bas.

«Il arrive que je me rende au marché, poussant la bicyclette. Je porte des vêtements blancs, mes pieds sont chair dans des sandales légères. Pour acheter des objets, des fruits, des légumes, j'admets le temps qu'il faut, les paroles chaudes. Une femme est grosse qui me distrait, elle met des dattes sur la balance. Bruit des poids, comparaison des formes, couleurs juteuses. Un peu de monnaie, un sac. Une part de vivres roulée dans du papier journal, s'éloigner, tourner le dos. Les femmes sont chatoyantes, les regards mûrs et transparents. Quelques-unes me sourient, mais je garde le silence.

Là, ma maison, assez vide, un balcon. Elle est située dans une rue latérale. Rumeur d'une ville, de l'autre côté du boulevard. À droite, des arbres à palmes, dont les franges déchirées effleurent le crépi de la façade. À gauche, une petite maison gorgée d'enfants qui piaillent et poursuivent un ballon. La mère ramasse les pinces à linge, essuie une table, sort un baquet. Le père s'endort en plein soleil, le crâne est chauve, les mains gonflées. Au-dessus des briques blanches, un morceau de fil de fer rouillé, l'antenne télé. J'entends parfois les matchs de foot, et tous les jours, le feuilleton.

Entre quinze et trente ans, j'ai fait le choix d'oublier. Je me suis enfoncé, j'ai cherché le néant. Une heure d'abord, puis deux. Faut-il être trop heureux pour taire en soi la

force? Une année passe, je tombe plus bas. Je me suis arrangé pour savoir tout livrer. Une ville, un silence. Les actes remontent à la surface. En quelques jours, je franchis l'existence. Il est facile d'aller, d'adapter son regard. En partant vers la foule où tout est remuement, un désir de me taire et d'observer quelqu'un. Première règle au hasard: je prends l'hospitalité. Une règle ancienne, sans doute, qu'on donne aux habitants. Pourtant, je suis leur étranger.»

Marin avance sur le balcon. Ouvre les volets, se penche sur la ruelle. En contrebas, des habitants. Il hèle quelqu'un. De préférence un inconnu, qu'on apostrophe comme ça. Marin a l'esprit suffisamment imbibé de lenteur ou peut-être de temps pour ne pas expliquer, et pour ne faire qu'un signe. La réponse qu'il attend lui vient d'en bas. Un passant s'arrête, voit la porte au-dessous du balcon; il entre dans la maison. Traverse le patio, remarque les meubles. «Viens, lui dit Marin, nous allons tout sortir. Les tables, les chaises, la nappe blanche et le vin rouge. Emporte aussi les verres, le vase vide, et ce tapis usé. Longtemps je n'ai pas trouvé incommode de dormir à même le sol, maintenant c'est au tour des autres d'avoir besoin de ces choses.»

L'homme et Marin soulèvent, emportent chaque meuble dans la rue. Tous les tableaux sont décrochés — l'oiseau d'écaille, le ruisseau bleu. Ils dressent la table soigneusement, au carrefour de la ruelle et du boulevard. Les chaises tout autour, et la nappe dépliée. Des carafes, des assiettes, un banquet en plein air. Tout ce qu'une maison contient est là, sur le trottoir. Des passants étonnés commencent à s'approcher. L'homme ennuyé regarde Marin. «Tu sais, ce sont des voleurs ici, il ne faut pas laisser tes affaires dans la rue.» Marin s'éloigne, retourne à la maison. Referme les volets, les lieux sont maintenant vides. Dehors, les badauds se sont arrêtés, regardent d'un air envieux la table. Une main a soulevé un verre, les gens se sont servis. Le vin coule à flots,

puis la foule se rassemble. Une femme murmure : «J'emporte la nappe.» «Et moi, cette chaise», dit un voisin. Chacun repart. À la nuit tombante, il n'y a plus rien dehors. Ni table, ni chaise, ni vin, ni vase.

Les volets clos ne seront plus jamais ouverts.

